

Le Mystère de l'Eucharistie

*Notes pastorales
de la Conférence des évêques suisses*

3

*Edité par le
secrétariat de la Conférence des évêques suisses
Fribourg*

*Distribution par
Editions St-Canisius, 3, avenue de Beauregard, 1701 Fribourg
Téléphone 037 24 31 28*

Prix Fr. 3.50
Rabais de quantité sur demande

*Copyright by secrétariat de la Conférence des évêques suisses, Fribourg
Composition, impression, reliure: Imprimerie St-Canisius, Fribourg/Suisse*

Sommaire

Introduction	4
L'Eucharistie, centre du culte chrétien	4
Notre intention	4
Notre plan	4
I. L'institution de l'Eucharistie	5
II. Préfigurations et signes dans l'Ancien Testament	7
III. Les profondeurs de la grâce eucharistique	9
1. Participation à la vie divine	9
La profondeur du mystère	9
La présence réelle du Christ dans l'Eucharistie	10
Offrande du Christ – offrande de l'Eglise	12
2. Communion fraternelle	13
3. Victoire sur la mort	16
IV. Notre attitude envers l'Eucharistie	18
1. Compréhension et dévouement	18
L'exemple du Christ: le lavement des pieds	18
L'enseignement du Christ: la parabole du festin royal des noces et du vêtement de noce	19
Les instructions de saint Paul	19
Suggestions données par les prières liturgiques	20
2. La vénération du Saint Sacrement	20
V. La célébration eucharistique	22
1. La présidence de l'Eucharistie	22
Les ministères dans l'Eglise primitive	22
Le président de la célébration eucharistique	24
2. Quelques réflexions sur la manière de célébrer l'Eucharistie	26
Une ambiance de respect	26
L'Eglise rassemblée	27
La table de la Parole	29
La prière eucharistique	31
Une célébration inspirée par des dispositions intérieures	32
Le rôle de la musique	34
Imagination créatrice	34

Introduction

L'Eucharistie, centre du culte chrétien

De tout temps l'Eucharistie a été au centre du culte chrétien, et même de toute la vie chrétienne en général. L'Eglise apostolique déjà célébrait dans la Cène le mémorial de la mort et de la résurrection du Seigneur. Depuis deux mille ans ruisselle de la source eucharistique une telle surabondance de grâce et de vérité qu'aucun système théologique ni aucune parole humaine ne sont capables d'exprimer la richesse et la profondeur de ce mystère. Nous ne pouvons qu'essayer, à chaque célébration eucharistique, de nous laisser saisir toujours mieux par l'amour de Dieu qu'il recèle et dont l'Apôtre dit qu'il surpasse toute intelligence (cf. *Eph* 3,19).

Notre intention

Les enquêtes et l'expérience des prêtres en ministère montrent que pour apprécier la foi et la vie des chrétiens une question est encore et toujours d'importance décisive: participent-ils à l'Eucharistie, et de quelle manière? C'est pourquoi le Synode 72 des diocèses suisses éprouva profondément le souci de développer le sens de la sainte Eucharistie, «centre et sommet de toute la vie de la communauté chrétienne» (IIe concile du Vatican, *Constitution sur l'Eglise*, 11), et de mettre en garde contre certains troubles qui se sont manifestés. Le même souci a donné naissance au présent document, qui complète ainsi sur un point important la Lettre pastorale de 1981 sur «Notre dimanche». Les destinataires sont les mêmes: prêtres, catéchistes, laïcs engagés dans l'Eglise. Les considérations qui sont plutôt destinées aux prêtres et aux théologiens ont été placées en note.

Notre plan

Toutes les paroles qu'on peut dire n'arriveront jamais à épuiser le mystère de l'Eucharistie. Aussi c'est avec prudence et pas à pas que nous avancerons vers le coeur de ce mystère. Nous parlerons d'abord de l'institution de l'Eucharistie (I); nous interrogerons ensuite l'Ancien Testament, qui dans ses préfigurations nous apporte déjà maintes lumières, car c'est dans ce milieu spirituel qu'est née l'Eucharistie (II). Puis nous tâcherons d'éclairer les profondeurs du mystère lui-même, dans la mesure où cela nous est donné (III). L'exemple et les paroles du Christ nous enseigneront dans quel esprit nous devons prendre part à la célébration eucharistique (IV). Enfin nous parlerons de la forme de la cérémonie, particulièrement du rôle de la personne qui préside l'Eucharistie (V a) et de certains aspects du déroulement de la cérémonie (V b).

I. L'institution de l'Eucharistie

La promesse

L'évangile de saint Jean montre Jésus dans la synagogue de Capharnaüm parlant du pain que donnera le Fils de l'homme, le pain venant du ciel et qui apporte la vie au monde (*Jn* 6,22–59). Ce discours indique déjà qu'il s'agit d'un mystère qui dépasse toute intelligence humaine et divise les esprits. Même quelques disciples abandonnèrent Jésus lorsqu'ils entendirent cet enseignement. Comment s'étonner si la même chose se produit encore de nos jours?

La réalisation

La veille de sa passion Jésus accomplit sa promesse. Il réunit autour de lui ses disciples pour un repas d'adieu. L'évangéliste saint Jean introduit le récit par cette belle formule: «Jésus, sachant que l'heure était venue pour lui de passer de ce monde à son Père, lui qui avait aimé les siens qui sont dans le monde, les aima jusqu'au bout» (*Jn* 13,1), jusqu'au dernier souffle de sa vie terrestre, jusqu'aux extrêmes limites de son amour. Sa mission auprès des Juifs était achevée; le peu de temps qui lui restait, il le consacra à ses amis, couronnant cette amitié par l'*institution de la Cène*.

L'évènement est rapporté par saint Matthieu, saint Marc, saint Luc et saint Paul, avec des mots différents mais de la même façon pour l'essentiel¹. Le récit de saint Marc peut ici servir de représentant pour les quatre récits de l'institution de l'Eucharistie. «Pendant le repas il prit du pain, et après avoir prononcé la bénédiction, il le rompit, le leur donna (à ses disciples) et dit: 'Prenez, ceci est mon corps'. Puis il prit la coupe, et après avoir rendu grâce, il la leur donna et ils en burent tous. Et il leur dit: 'Ceci est mon sang, le sang de l'alliance, versé pour la multitude». Saint Luc et saint Paul ajoutent: «Faites cela en mémoire de moi.»

¹ *Mt* 26, 26–28; *Mc* 14,22–24; *Lc* 22,19–20; *1 Co* 11,23–25. Saint Marc et saint Matthieu, d'une part, saint Paul et saint Luc, d'autre part, sont très proches. Tous ces récits de l'institution ont pris forme dans une tradition liturgique. Une rétroversion des formules en langue araméenne permet de reconnaître que saint Marc a conservé une tradition sémitique très primitive.

Eucharistie

«Jésus prononça la bénédiction»: ce geste a donné son nom à tout l'événement, et cela jusqu'à nos jours. Nous avons l'habitude de désigner le sacrement de l'autel par le mot *Eucharistie*. Ce mot signifie prière d'action de grâce et il est une traduction en langue grecque d'une expression hébraïque (*berakha*), qui est employée pour l'action de grâce, aussi bien dans le culte divin des Juifs que dans un repas privé. Jésus «rendit grâce» pendant qu'il rompait le pain et le distribuait comme sa chair, et «il rendit grâce» pendant qu'il offrait le calice de son sang. Il rendait grâce au Père, qui lui permettait de s'offrir dans un amour infini pour les hommes. Voilà pour nous une première indication sur le sentiment profond que nous devons avoir en nous approchant de l'Eucharistie. Nous recevons ce précieux cadeau, ce don de Dieu le plus sublime, dans un sentiment de gratitude respectueuse, en communion avec la gratitude du Seigneur envers le Père.

II. Préfigurations et signes dans l'Ancien Testament

Le repas pascal

La dernière cène est en liaison étroite avec le repas juif de la Pâque, pour lequel *l'agneau pascal* était immolé et par lequel était évoqué le souvenir de la délivrance d'Israël, de sa libération de l'esclavage en Egypte. Selon toute vraisemblance Jésus a établi un lien entre son repas d'adieu et ce repas sacrificiel de l'Ancien Testament². Son propre sacrifice – son corps soumis à la torture et son sang répandu – doit être compris comme l'accomplissement de ce que le sacrifice ancien annonçait symboliquement.

Les lettres de l'Apôtre appellent Jésus «notre agneau pascal immolé» (*1 Co* 5,7), et l'Apocalypse parle d'un «Agneau qui est comme immolé», et qui se tient debout, vivant, sur le trône de Dieu (*Ap* 5,6).

Le serviteur de Dieu – le sang de l'alliance

Les paroles de l'institution de l'Eucharistie se réfèrent en outre à la figure du *serviteur de Dieu*, dont il est dit en Isaïe que par sa souffrance et son agonie mortelle il délivrera Israël et tous les peuples, pour être finalement glorifié³. Les mêmes paroles se réfèrent aussi à *l'alliance conclue au Sinaï* et qui fut scellée quand le peuple fut aspergé par le sang d'un animal offert en sacrifice (*Ex* 24,8). Maintenant, comme le dit Jésus, *c'est son propre sang* «qui est versé pour l'alliance nouvelle et éternelle.»

Le festin éternel

L'effroyable mort sur la croix ne fut pas le dernier acte dans la mission du Christ et elle n'est pas non plus le dernier acte pour lequel nous rendons grâce dans l'Eucharistie. Ce n'est pas la mort mais «l'alliance nouvelle et éternelle» qui est l'aboutissement. Dans l'Ancien Testament déjà l'événement déterminant était l'alliance indissoluble entre Dieu et son peuple, une alliance qui du côté de Dieu, à travers toutes les catastrophes et les naufrages, n'a jamais été

² La différence entre les récits des Synoptiques et de saint Paul d'une part, et le récit de saint Jean d'autre part, n'autorise aucune certitude quant à la date exacte de la Cène, si ce fut un repas pascal proprement dit ou un repas d'adieu «au temps de la Pâque». Mais on peut sans conteste interpréter le fait simplement à partir de l'ambiance pascale du repas.

³ *Is*42,1–7; 49,1–9; 50,4–9; 52,13–53, 12. Il est plus que probable que Jésus est allé consciemment à la mort en prenant l'attitude qui est celle du serviteur de Dieu, tel que le présente Isaïe, donc dans les sentiments d'une victime expiatoire et de remplacement.

rompue. Et le mystérieux serviteur de Dieu dont parle Isaïe, qui offre sa vie en rançon pour la multitude, reçoit aussi de Dieu en récompense une vie nouvelle et le salut de ceux pour lesquels il s'est sacrifié. De même, dans la dernière Cène, Jésus ne regarde pas sa mort sur la croix comme un absurde malheur. La Cène justement ouvre une perspective vers un repas nouveau qu'il célébrera avec les siens dans le Royaume de son Père (cf. *Is* 25,6; *Mc* 14,25). Ce sera un *festin éternel d'unité*, que déjà au début de la vie publique les noces de Cana avaient mystérieusement annoncé (*Jn* 2,1-12).

Sacrifice et prière d'action de grâce

D'autres événements encore et d'autres paroles de l'Ancien Testament reçoivent leur signification propre dans le repas d'adieu de Jésus. Lors de la plupart des sacrifices d'animaux un repas suivait le sacrifice, surtout celui qu'on appelait le *repas sacrificiel d'action de grâce*, par lequel quelqu'un qui avait échappé à un grave danger offrait en reconnaissance une victime et invitait au repas. Plusieurs psaumes que nous appliquons au Christ appartiennent à ce repas sacrificiel d'action de grâce, par exemple le psaume 22, où il est dit: «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?» et vers la fin du psaume: «Les pauvres mangeront et seront rassasiés; ils loueront le Seigneur, ceux qui le cherchent.»

Pareillement, maintes prières d'action de grâce prononcées à la synagogue ou aux repas de fête dans les maisons ont influencé nos prières eucharistiques. Il en résulte qu'il serait insensé de vouloir caractériser l'action de grâce ou Eucharistie, que Jésus a instituée et que l'Eglise a reçue de lui après Pâques, ou exclusivement comme sacrifice, ou exclusivement comme repas. Elle est, dès ses fondements dans l'Ancien Testament et surtout dans son accomplissement par le Christ, l'un et l'autre à la fois et inséparablement: *repas sacrificiel* ou *sacrifice en un repas*, car Jésus s'y donne lui-même, dans la perspective de la croix, comme «son corps livré» et «son sang répandu», et cela en action de grâce au Père, qui lui permet de faire un tel don à l'humanité.

III. Les profondeurs de la grâce eucharistique

Toutes les considérations historiques, liturgiques, pastorales, aboutissent au vide, si nous ne tâchons pas, dans la mesure permise à notre intelligence limitée, de scruter l'insondable profondeur de ce mystère. Nous ne pouvons mieux faire que revenir sans cesse aux paroles de l'Écriture pour y appliquer notre réflexion; et la longue méditation de sa foi que l'Église a faite au cours des siècles, surtout par ses saints, nous permet de saisir maintes profondes vérités.

Que signifie pour les disciples et pour nous-mêmes le fait que nous sommes invités par le Christ à son repas sacrificiel?

1. Participation à la vie divine

Le Christ nous accorde de participer à sa propre offrande eucharistique et par là nous fait entrer au plus intime de son mystère: son union avec le Père céleste dans la communion du Saint Esprit.

Tant que nous demeurons sur cette terre nous pouvons à peine entrevoir ce mystère, mais quelque chose nous en est dévoilé dans les paroles, les gestes et les prières du Christ.

La profondeur du mystère

Enfants de Dieu

«Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang, celui-là demeure en moi et moi en lui», dit Jésus (*Jn 6,56*). Il parle de l'unité parfaite qui existe entre son Père et lui: «Tout ce qui est à moi est à toi, et tout ce qui est à toi est à moi» (*Jn 17,10*). Dans les Lettres des apôtres, l'assurance nous est donnée que par notre union avec lui nous devenons en vérité des enfants de Dieu, qui sont nés du Père (cf. *1 Jn 5,1* et sv.), et que notre personne, si insignifiante, avec sa nature corporelle, est transformée en un temple de l'Esprit divin (cf. *1 Co 3,17*). C'est beaucoup plus qu'une concordance de nos idées avec celles de Dieu, c'est le fait de devenir un avec la personne du Christ Jésus tout entière. C'est pourquoi, dit saint Paul, il ne faut pas abuser du corps humain en le vouant à des desseins pervers, car «le corps est pour le Seigneur, et le Seigneur est pour le corps.» Et aussi: «Ne savez-vous pas que vos corps sont les membres du Christ . . . et que vous ne vous appartenez pas?» (cf. *1 Co 6,13* et sv.).

Dieu est amour

A cause de cette union de toute notre personne avec le Fils de Dieu nous sommes plongés dans la véritable nature divine, où l'amour éternellement jaillit

et s'échange entre le Père, le Fils et l'Esprit. Et cet échange est si profond que chacune des trois Personnes vit entièrement pour les autres et dans les autres. «Dieu est amour», dit saint Jean. Cet amour parfait, nous ne pouvons pas arriver à l'imiter par nos propres efforts: il a fallu qu'il nous soit d'abord révélé dans l'amour du Christ et qu'il nous soit donné par lui dans son Eucharistie. «L'amour, lit-on dans la Première lettre de saint Jean (4,10), ne consiste pas en ceci que *nous* avons aimé Dieu, mais que *lui* nous a aimés et qu'il a envoyé son Fils comme rachat pour nos fautes» et qu'il l'a livré jusqu'à la mort sur la croix, d'où justement nous vient l'Eucharistie.

Jésus Christ, le chemin

Nous nous sentons tellement citoyens de ce monde, nous sommes à tel point prisonniers de nos sens, submergés par mille impressions qui se présentent à nos oreilles et à nos yeux, que l'annonce d'une participation à la vie de Dieu nous déconcerte. Nous avons peine à y croire. Le chemin qui conduit à cette foi passe par la personne de Jésus Christ. Il est, comme nous, pleinement homme et il peut cependant nous ouvrir un passage vers une vie d'amour parfait tel qu'on n'en voit nulle part en ce monde. Dans le Christ devient visible ce qu'est le Dieu invisible, ce qu'est l'Amour absolu.

Jésus accepte de descendre jusqu'à nous, il vit notre vie terrestre. Il nous invite à le suivre et à l'imiter. Il est ainsi pour nous le maître capable de nous conduire à une vraie participation à la vie éternelle.

La présence réelle dans l'Eucharistie

Participation réelle à la personne du Christ

L'Eucharistie cependant est plus que le souvenir d'un maître éminent et une invitation à l'imiter. Elle est une participation bien réelle à la personne du Christ et à son oeuvre de salut. «La coupe de bénédiction que nous bénissons n'est-elle pas une communion au sang du Christ? Le pain que nous rompons n'est-il pas une communion au corps du Christ? Puisqu'il y a *un* seul pain, nous sommes tous un seul corps; car tous nous participons à cet *unique* pain», dit saint Paul aux croyants qui sont à Corinthe (*1 Co* 10,16 et sv.).

Le témoignage de l'Eglise primitive

A travers tous les siècles l'Eglise a proclamé d'une manière irrévocable la présence vraie et réelle du Christ dans l'Eucharistie. Dans les premiers siècles elle a simplement repris les paroles bibliques sans y ajouter beaucoup de commentaires. Sa foi, elle l'a surtout *vécue* dans les prières, les rites et les usages par lesquels, avec un profond respect, elle entourait la célébration de l'Eucharistie.

Le développement de la doctrine

Comme il s'agit d'un mystère qui ne se laisse pas enfermer dans un langage humain et qui pourtant doit être annoncé dans la langue des hommes, il ne faut pas s'étonner si, plus on avançait, plus il fallait chercher des expressions pour ouvrir aux hommes de diverses époques et de diverses cultures une certaine approche vers cet enseignement de la foi. Continuellement l'Eglise a dû faire et refaire l'expérience douloureuse que beaucoup ne pouvaient et ne voulaient plus adhérer pleinement à sa foi en la présence du Christ dans l'Eucharistie. Elle a donc dû s'élever contre des interprétations qui menaçaient de détruire cette foi. Autour de ce mystère les esprits se divisent, et cela depuis le discours eucharistique de Jésus à Capharnaüm jusqu'à nos jours.

La transsubstantiation

Dans les premiers siècles de l'histoire de l'Eglise, bien des Pères et des théologiens, orientaux et occidentaux, ont développé, pour l'enseignement sur l'Eucharistie, un vocabulaire qui est d'une richesse remarquable, mais qui appartient plutôt à la langue de la dévotion et de la prière qu'à la langue de la doctrine – et c'est encore vrai même pour saint Thomas d'Aquin, si on songe à ses hymnes pour la Fête-Dieu. Dans la théologie du haut Moyen Age s'est établie de préférence la notion de «transsubstantiation» pour affirmer la présence réelle du Christ sous les apparences du pain et du vin. Cette notion a fait dès lors son entrée dans les définitions dogmatiques de l'Eglise⁴.

Interprétations nouvelles

De nos jours aussi nombre de théologiens cherchent des expressions nouvelles qui puissent, en notre temps, favoriser une approche du mystère de l'Eucharistie. Le magistère de l'Eglise accueille ces efforts et se félicite que par là

⁴ A l'époque où il apparut, ce concept de transsubstantiation était parfaitement apte à donner à l'intelligence une approche du mystère.

Mais quand aujourd'hui on emploie ce terme il faut être très attentif à son contenu tel que la théologie et l'Eglise dans ses définitions l'ont déterminé. Dans le langage de l'ancienne scolastique «substance» désignait ce qui apparaît à la connaissance intellectuelle comme tout à fait essentiel, donc ce qui précisément n'est pas visible ni accessible aux sens. Nos habitudes de langage ont depuis lors évolué pour aboutir à ce qui est exactement le contraire. De nos jours on entend par substance une certaine matière, sur laquelle la physique et la chimie peuvent exercer leurs recherches, autrement dit, ce qui dans l'ancienne scolastique était considéré comme un accident, celui de la quantité. Il faut donc en avoir pleinement conscience: «la transformation eucharistique concerne, par définition, non pas ce qui est apparent, mais ce qui ne peut jamais apparaître» (J. Ratzinger). Et pourtant ce que nous avons à l'esprit n'est pas quelque chose d'irréel, ou de merveilleux pour ainsi dire, mais nous rencontrons ce qui est proprement la réalité. Il faut reconnaître qu'un esprit uniquement orienté vers les sciences physiques éprouve une grande difficulté à entrer dans ce mode de pensée.

des dimensions importantes de ce mystère sont souvent mises en plus grande lumière. Mais il faut avoir de la compréhension pour ce même magistère, quand d'un oeil critique il se demande parfois dans quelle mesure telle interprétation nouvelle donne accès à la plénitude de ce mystère⁵.

Offrande du Christ – offrande de l'Eglise

Le Christ, seul grand prêtre

Le Nouveau Testament affirme, d'une part, avec toute la netteté possible que Jésus est le grand prêtre unique et éternel qui, par l'offrande qu'il a faite une fois pour toutes de sa vie et de sa mort, a supprimé tous les sacerdoce et les sacrifices antérieurs; et d'autre part, l'Eglise, la communauté qui célèbre, est appelée un «sacerdoce royal» (cf. *1 P 2,5; Ap 1,6*). Ce qu'il est seul à pouvoir faire, le Christ ne veut pas le faire tout seul. Les théologiens ont forgé cette formule pénétrante: le Christ est prêtre d'une manière exclusive, c'est-à-dire unique, définitive, et d'une manière inclusive, c'est-à-dire en s'adjoignant l'Eglise.

Le rôle de l'Eglise

Quand nous disons que la sainte messe est l'offrande de l'Eglise, nous signifions par là, en premier lieu, que l'offrande de sa personne, faite une fois pour toutes par le Christ, est *rendue actuelle* en tel lieu et à tel moment *pour la com-*

⁵ C'est aujourd'hui une question discutée entre théologiens si le concept de «*transsignification*» peut à notre époque remplacer celui de «*transsubstantiation*». Evidemment il importe grandement de savoir quel contenu on met dans ces concepts! Disons avant tout que le concept de «*signe*» ne peut pas être compris comme un «*signe indicatif*» seulement, mais comme un «*signe efficace*» ou «*performatif*» comme disent aujourd'hui les philosophes du langage. Un exemple: par une nomination officielle ou par une signature apposée à un acte d'engagement, une personne est très réellement tenue d'assumer sa fonction et ses tâches. De tels «*signes efficaces*» se présentent surtout dans les relations humaines. Dans cette perspective, «*transsignification*» veut dire: «*Les signes que sont le pain et le vin reçoivent une nouvelle fonction significative par l'intervention du Christ agissant avec la puissance de son Esprit Saint . . . La relation du Christ avec ces offrandes est alors complètement modifiée. Par la transformation qu'il réalise lui-même de la valeur significative du pain et du vin, ces aliments ne sont plus seulement une nourriture corporelle, non plus seulement l'expression d'une communauté humaine, mais une matérialisation (une «*corporalisation*») de sa présence.*» (T. Schneider) Le théologien ne peut pas se dispenser de faire un effort soutenu pour comprendre correctement la «*transsubstantiation*» (serait-ce simplement à cause des définitions dogmatiques de l'Eglise), mais il fera bien aussi d'accueillir l'apport positif des recherches récentes . . .

Pour ceux qui ne sont pas théologiens il se pourrait bien que les deux concepts de transsubstantiation et de transsignification soient également incompréhensibles. C'est pourquoi dans l'annonce de la parole et dans la catéchèse il faudra toujours faire une «*traduction*», et le mieux probablement sera de s'attacher tout simplement aux paroles de l'Ecriture sainte et des Pères.

munauté présente, que cette offrande est réelle et véritable, et non pas le simple souvenir d'un fait passé depuis longtemps.

Elle est un «mémorial», suivant la formule liturgique: ce terme de «mémorial», qu'on rencontre déjà dans la doctrine culturelle de l'Ancien Testament, est d'une grande richesse et veut dire la réalisation actuelle d'un événement qui appartient au passé. En second lieu, par cette expression «offrande de l'Eglise», nous signifions aussi que nous, la communauté chrétienne, *nous nous laissons entraîner dans l'oblation du Christ* et que l'Eglise désire être saisie par cet acte d'offrande, comme elle l'exprime au Père céleste dans les Prières eucharistiques. Nous sommes engagés dans une action qui réalise en profondeur le salut du monde entier. Quand nous participons à la messe, il ne s'agit pas d'abord de notre salut personnel: nous agissons comme membres de l'Eglise, nous nous laissons assimiler à la volonté du Christ, qui est celle du salut universel.

Notre devoir est de reconnaître la profondeur et l'ampleur de cette volonté de salut, mais aussi d'accepter les conséquences qui en découlent.

Dimension universelle

L'Eglise entière est entraînée dans l'offrande que fait le Christ en son Eucharistie. Les prières qui précèdent et suivent la consécration nous le rappellent à chaque célébration. Ainsi nous sommes invités à nous engager efficacement pour tous les chrétiens, pour le salut du monde, pour les peuples en guerre, pour les affamés, pour les victimes de la torture, les exilés, pour les mourants et pour tous les défunts qui, en marche vers Dieu, ont encore besoin d'une purification.

Et ces considérations nous amènent à envisager une autre dimension profonde de l'Eucharistie: la communion fraternelle.

2. Communion fraternelle

L'Eucharistie, une communion

La première dimension profonde de l'Eucharistie est la participation à la vie de Dieu, la seconde est la communion fraternelle; on ne peut les séparer l'une de l'autre. Il n'existe pas d'amour de Dieu sans l'amour de nos frères humains. Qui veut aimer Dieu doit aussi aimer ceux que Dieu aime, c'est-à-dire tous les hommes, pour qui le Christ a donné sa vie, et c'est pour tous qu'il l'a donnée: «Il s'est livré comme rançon pour tous» (1 Tm 2,6). C'est pourquoi l'union au Christ et à Dieu dans l'Eucharistie se réalise seulement si nous sommes décidés à vivre en communauté fraternelle avec ceux qui participent à la même célébration, avec toute personne que nous rencontrons, donc avec tous les hommes. Pour cette raison le repas de l'amour est aussi appelé *communion*, c'est-à-dire réunion, communauté.

Présence et relation

Aujourd'hui, dans maints courants philosophiques et comportements humains se manifeste la tendance croissante à mettre en première place les *relations humaines*. Et cette orientation spirituelle pourrait aussi, pense-t-on, nous faciliter l'intelligence de la présence du Christ dans l'Eucharistie. Car ici, bien sûr, il ne s'agit pas d'une simple présence locale: dans une rue pleine de monde les gens peuvent être localement très proches les uns des autres sans avoir entre eux la moindre relation personnelle. Une relation personnelle s'exprime par *des signes et des gestes visibles*, par exemple par un salut amical, par un cadeau. Une lettre est capable de rendre spirituellement très proche une personne qui localement se trouve à une très grande distance. Et les relations humaines ont aussi une *histoire*, faite d'expériences et d'événements vécus en commun. Cette idée nous montre surtout que ce qui importe dans l'Eucharistie, ce n'est pas seulement que «Jésus est là», mais que nous, par l'Eucharistie, nous participons à son acte de salut, à une action qui après la «liturgie célébrée» se continue dans une «liturgie vécue», dans toute notre activité quotidienne. Mais d'autre part une telle interprétation est fructueuse à cette condition seulement que dans l'Eucharistie Jésus Christ soit reconnu réellement présent avec toute sa personne⁶.

Le témoignage de la foi par le comportement

Nous l'avons vu précédemment: durant les premiers siècles déjà, quand il n'existait pas encore une doctrine élaborée sur l'Eucharistie, l'Eglise a *vécu* sa foi en la présence réelle du Christ et elle l'a exprimée par ses rites. Il est probable que de nos jours aussi, plus que toutes les discussions théologiques, c'est notre *comportement plein de respect* dans la célébration eucharistique et envers la présence réelle du Seigneur qui prouvera notre foi. Nous devrions sans doute en prendre conscience plus vivement. Et cela peut aussi nous garder de nous célébrer nous-mêmes, si on peut dire, dans la célébration eucharistique. Il faut que le Seigneur réellement présent soit bien clairement au centre de toute la cérémonie, car c'est de lui seul que nous vient le salut. Et pourtant il nous fait aussi participer, il n'exclut pas notre libre volonté et notre propre action. C'est pourquoi se pose la question: dans quelle mesure l'Eucharistie est-elle aussi une offrande que fait l'Eglise?

Communauté avec qui?

Avec l'Eglise du ciel et celle de la terre.

⁶ Saint Thomas d'Aquin aussi souligne (Summa theol. IIIa, q. 75, a. 5) que le Seigneur n'est pas présent comme situé en un lieu (localiter) mais dans sa personne. A ce sujet J. Ratzinger, il y a quelques années déjà (1967), s'exprimait avec bonheur: «Le Seigneur n'est pas présent comme un être physique, mais d'une manière personnelle et en relation avec des personnes . . . qu'une telle manière d'«être là» soit dépourvue de tout caractère physique et immédiatement sensible, cela veut dire en fait qu'il faut la comprendre selon la nature de l'amour: l'amour ne peut être présent que comme libre oblation et don de soi d'un *Je* à un *Tu*.» C'est dans la même ligne que certains théologiens parlent de présence réelle et de présence actuelle.

Communion avec l'Eglise du ciel

Communion, d'abord, avec l'*Eglise du ciel*. Au début de toutes les prières eucharistiques, celui qui préside nous invite dans la Préface à chanter avec tous les anges et tous les saints le triple Sanctus. Dans l'Eglise orientale, plus que chez nous, c'est une idée bien connue que notre liturgie terrestre est une participation à la liturgie céleste. Les grandioses visions des prophètes et surtout de l'Apocalypse de saint Jean se présentent à nous. Et alors cette liturgie céleste s'étend sur tous les événements, sombres souvent, de l'histoire du monde. Ne devrait-elle pas aussi nous mobiliser, cette pensée que, dans la liturgie comme dans la vie, la «communion des saints» inclut tous les domaines et tous les événements, qu'elle est présente ici et à cet instant, soit dans la «liturgie du culte», soit dans la «liturgie de la vie»? D'ailleurs les prières eucharistiques nous rappellent que la célébration de l'Eucharistie nous met en communion avec tous les morts «qui s'en sont allés dans la paix du Christ».

Communion avec l'Eglise terrestre

L'Eucharistie est aussi communion avec toute l'Eglise terrestre. Une communion qui dure au-delà du temps de la célébration eucharistique, et qui comporte un amour bien réel et l'exigence de nous réconcilier avec tous nos frères, avec nos voisins d'abord. Personne ne peut célébrer l'Eucharistie en vérité et avec fruit s'il nourrit en son cœur de l'hostilité envers un frère humain. Notre Seigneur le dit le plus clairement possible: «Si tu présentes ton offrande à l'autel et si là tu te souviens que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton offrande, devant l'autel, et va d'abord de réconcilier avec ton frère; puis viens présenter ton offrande» (*Mt 5,23 et sv.*).

Eucharistie et réconciliation

Au début de la messe nous examinons notre conscience et nous reconnaissons notre condition de pécheurs. C'est plus qu'une formule liturgique: nous devons avant tout interroger notre cœur et lui demander si, selon le commandement du Seigneur, il est ouvert à tous les frères humains, ceux qui sont proches et ceux qui sont lointains. Personne ne peut se soustraire à cette exigence: «Nous devons nous aimer les uns les autres, et ne pas agir comme Caïn qui, étant fils du Mauvais, égorga son frère . . . Quiconque a de la haine pour son frère est un meurtrier» (*1 Jn 3,11–15*). Voilà comment Dieu juge les mouvements intimes du cœur.

Quand nous recevons en nous le Maître qui a donné sa vie pour tous les hommes, même pour ses ennemis, c'est pour nous un devoir évident de préparer notre cœur de telle façon que l'Amour suprême puisse y habiter.

C'est pourquoi il est judicieux – et nécessaire même, en cas de fautes graves – de se préparer en temps opportun à la célébration eucharistique par le *sacrement du pardon*: d'abord pour une réconciliation avec Dieu lui-même; mais ensuite ce sacrement devrait justement nous ouvrir les yeux et nous donner le courage d'une *démarche personnelle et précise* en vue d'une réconciliation avec les hommes nos frères. Les cérémonies pénitentielles faites en commun mettent en évidence cet aspect communautaire de la réconciliation. Ainsi, confessions individuelles et cérémonies pénitentielles en commun se trouvent en étroite relation avec la célébration eucharistique.

Disponibilité pour le service

Comprenons-nous bien: nous sommes incapables de nous préparer si parfaitement que nous n'aurions plus à dire: «Seigneur, je ne suis pas digne . . .». Et pourtant nous pouvons avoir confiance que le Seigneur, dans sa bonté sans limites, purifiera et fortifiera notre faible volonté d'amour pour nos frères, afin de la rendre efficace dans la vie quotidienne. Mais cela ne peut se produire sans disponibilité de notre part. On peut affirmer avec raison que le fruit de notre participation à l'Eucharistie est en somme mesurable selon notre comportement envers nos frères humains. Le Christ qui dans ce sacrement se fait le serviteur de tous, comme il le disait lui-même au moment de la Cène, désire dans ce même sacrement nous insuffler son esprit, et c'est un esprit de service. «Les rois des nations se font appeler bienfaiteurs, disait-il; pour vous rien de tel: mais que le plus grand parmi vous prenne la place du plus jeune, et celui qui commande, la place de celui qui sert» (*Lc 22,25*).

Un engagement total

Des cadeaux extérieurs et des marques superficielles d'affection restent inefficaces; l'amour veut pénétrer les profondeurs de notre vie morale et il exige de nous un engagement total au service du monde qui nous entoure, dans la famille, dans le milieu de travail, et aussi notre application énergique aux graves problèmes de la communauté, de la cité, de l'économie et de la politique. Le dernier concile a parlé avec insistance de cet engagement total des chrétiens (*Gaudium et spes 27;43*).

3. Victoire sur la mort

L'Eucharistie, remède qui procure l'immortalité

Ce qui nous est accordé dans notre participation à l'Eucharistie, c'est bien plus qu'une amélioration de notre vie terrestre, ou une incitation à travailler pour notre part à rendre plus heureuses les conditions de vie des hommes sur cette terre. Nous devons sans doute nous appliquer à cela, mais la puissance

et l'énergie opérante de ce sacrement vont beaucoup plus loin: *elles brisent la barrière de la mort*, qui s'impose à chaque homme et à l'humanité entière. Les premiers chrétiens appelaient l'Eucharistie un «médicament qui procure l'immortalité». Et c'est la conséquence immédiate du fait que nous recevons en nous le Seigneur devenu chair, ou plutôt que nous sommes reçus en lui, qui se présente en ces termes: «Je suis le Vivant. Je fus mort, et voici, je suis vivant pour les siècles des siècles, et je tiens les clefs de la mort et de l'Hadès» (Ap 1,18). Maintenant déjà nous avons part à la vie éternelle, qui est Dieu, et qui est aussi pour nous le futur vers lequel nous marchons.

La vie dans le Christ

Cette vie éternelle n'est pas pour nous une pâle abstraction, une chose impossible à se représenter: c'est la vie «dans le Christ», dont saint Paul parle si souvent dans ses Epîtres. Le Christ est un être de chair, comme chacun de nous, et cependant toutes les richesses de la nature divine sont vivantes en lui. Nous en prendrons vivement conscience si nous acceptons qu'agissent sur nous les récits évangéliques de Pâques. Jamais peut-être Jésus n'a été plus proche de ses disciples, plus aimant, plus accessible, mais aussi plus étonnant et plus mystérieux que dans ces rencontres qui suivirent la Résurrection. C'est alors qu'il leur explique le sens de sa vie et de sa passion, de sa mort et de sa résurrection. Lorsque de l'au-delà de la mort il revint à eux, vivant, alors seulement ils connurent qui, réellement, il était et sera toujours.

Splendeur cachée

C'est alors que sur eux et sur nous tous il envoya l'Esprit Saint, pour que nous devienne accessible et nous remplisse d'un incroyable émerveillement tout ce qu'il nous a dit, après l'avoir vécu lui-même, de la vie éternelle auprès du Père. Tous les événements de notre vie sont ainsi éclairés de façon mystérieuse par la lumière glorieuse de la vie éternelle.

Ici de nouveau brille sur nous la vérité de notre foi en la «communion des saints», une vérité qui doit nous apporter patience et réconfort au milieu de toutes nos épreuves.

IV. Notre attitude envers l'Eucharistie

Quelqu'un qui reçoit un si riche cadeau doit d'abord s'efforcer d'en comprendre la valeur et ensuite tâcher de quelque façon de s'en montrer digne. Si le don que nous fait le Christ consiste en son action de grâce au Père qui lui permet l'offrande de sa propre personne pour le monde, sacrifice dans lequel il nous inclut nous aussi, cela requiert de nous, d'abord, que nous prenions vivement *conscience* de ce geste du Christ, et ensuite – comme preuve d'une certaine conscience de ce sacrifice – que nous fassions nous-mêmes, en réponse et en reconnaissance, *l'offrande de notre propre personne*. Cela découle de ce qui a été annoncé dans l'Ancien Testament, de l'exemple et des paroles du Christ ainsi que des enseignements que nous donne l'apôtre Paul ou qui nous viennent de maintes prières liturgiques. Cette prise de conscience et cette offrande trouveront surtout leur expression dans le *respect* et l'adoration du Saint Sacrement.

1. Compréhension et dévouement

L'exemple du Christ: le lavement des pieds

Le Christ lui-même, par son exemple et ses paroles, nous a donné le meilleur enseignement sur la manière de nous conformer à ses sentiments.

Il introduit l'institution de l'Eucharistie par le lavement des pieds. «Il se leva de table, déposa son manteau et prit un linge dont il se ceignit. Il versa ensuite de l'eau dans un bassin et se mit à laver les pieds de ses disciples et à les essuyer avec le linge dont il était ceint.» A ce moment Jésus fait un geste qui aux yeux des disciples est tout à fait incompréhensible et qui pour Pierre est tout simplement révoltant. Mais l'apôtre doit laisser faire ce geste, sinon il n'aurait pas de part avec Jésus. Ce qui leur est demandé d'abord, c'est la *compréhension*: «Comprenez-vous ce que je vous ai fait? Vous m'appelez le Maître et le Seigneur, et vous dites bien, car je le suis.» Ils doivent d'abord comprendre que lui, qui est placé bien au-dessus d'eux, s'abaisse jusqu'à eux, s'adonne à la tâche du serviteur, les purifie et par là les fait entrer en communion avec lui. Et seulement après qu'ils ont compris cela, les bénéficiaires de cette générosité peuvent donner la *réponse* qui convient: «Dès lors, si je vous ai lavé les pieds, moi le Seigneur et le Maître, vous devez vous aussi vous laver les pieds les uns aux autres. C'est un exemple que je vous ai donné: ce que j'ai fait pour vous, faites-le vous aussi. Amen, amen, je vous le dis, un serviteur n'est pas plus grand que son maître, ni un envoyé plus grand que celui qui l'envoie. Sachant cela, vous serez heureux, si vous le mettez en pratique.» Telle est dans toute sa clarté la relation que nous fait l'évangéliste saint Jean (13,13 et sv.).

Le sens de cette action est évident et sûr: aux sentiments du Christ doivent répondre nos propres sentiments, à son dévouement, notre dévouement; son humble service des hommes doit être le modèle de notre service humble et désintéressé en faveur de nos frères humains.

L'enseignement du Christ:

la parabole du festin royal des noces et du vêtement de noce

On ne peut pas se contenter de recevoir extérieurement un don qui nous vient de Dieu sans accueillir intérieurement les sentiments qui sont les siens. C'est ce que nous montre la parabole du festin royal des noces et du vêtement de noce (Mt 22,1–14). «Il en est du Royaume des cieux comme d'un roi qui fit un festin de noce pour son fils. Il envoya ses serviteurs appeler à la noce les invités. Mais eux ne voulaient pas venir.» Alors le roi ordonna à ses serviteurs d'aller sur les chemins et d'inviter à la noce ceux qu'ils pouvaient rencontrer. Les serviteurs firent ainsi et la salle de noce fut remplie de convives, mauvais et bons. Lorsque tous eurent pris place, le roi entra pour regarder les convives et il aperçut parmi eux un homme qui ne portait pas le vêtement de noce. Alors il donna cet ordre à ses serviteurs: «Jetez-le dehors, dans les ténèbres extérieures!» La question se pose: comment cet homme devait-il avoir un vêtement de noce, lui qui avait été introduit directement de la rue dans la salle de fête? Une telle question n'est pas envisagée dans la parabole, car à l'origine il s'agissait en fait de deux paraboles distinctes, qui ont été réunies par le rédacteur de l'évangile de saint Matthieu (la seconde parabole manque dans le texte parallèle de saint Luc.). Dans la parabole du festin des noces Jésus voulait certainement dire que les Juifs, eux d'abord, étaient les invités mais refusèrent d'entrer dans le Royaume, et qu'en conséquence les peuples païens (les gens de la rue) viendraient à son festin. Quant à la parabole du vêtement de noce, elle veut signifier que l'admission au festin royal ne va pas de soi. La grande générosité du roi aurait dû éveiller une *gratitude correspondante*, un comportement qui est symbolisé par le vêtement de noce. Ainsi la participation à ce festin ne réclame pas seulement une quelconque bonne humeur de fête, dans laquelle on s'abandonne à la joie et on prend largement sa part au repas, mais des sentiments qui soient accordés à toute l'ambiance que l'hôte veut créer en donnant ce festin. Et l'hôte se manifeste par son attitude comme un homme de largesse et de bienveillance même envers le plus humble de ses semblables. Celui qui ne porte pas le vêtement de noce sera «jeté dans les ténèbres extérieures»: dans l'évangile de saint Matthieu c'est la même punition qui menace ceux à qui le Juge doit dire: «Ce que vous n'avez pas fait à l'un de ces petits, à moi non plus vous ne l'avez pas fait» (Mt 25,45 et sv.).

Les instructions de saint Paul

Saint Paul aussi demande en premier lieu aux Corinthiens de *comprendre* le caractère exceptionnel, unique, de l'Eucharistie, qui est chaque fois un

cadeau de Dieu nouveau et inespéré. Même quand elle est célébrée par la communauté en annexe à un repas en commun, elle est cependant tout autre chose qu'un simple repas d'amitié entre frères. C'est pourquoi l'apôtre rappelle exactement les paroles d'institution dites par Jésus: c'est son corps livré pour nous, c'est avec Dieu la nouvelle alliance dans son sang. Ainsi, à chaque célébration, la communauté annonce la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne (*1 Co 11,23* et sv.). Tout participant doit en prendre clairement conscience: celui qui ne distingue pas d'un aliment ordinaire le corps et le sang du Seigneur, celui-là mange et boit indignement, et il se rend coupable envers le corps et le sang du Seigneur. Il n'accueille pas en lui le salut par l'offrande du Christ mais «il mange et boit sa propre condamnation» (*1 Co 11,29*). «Celui qui a faim, qu'il mange chez lui», dit l'apôtre par deux fois. Il pense même que Dieu a frappé la communauté d'un châtement visible, parce qu'elle avait confondu le repas sacrificiel de l'Eucharistie avec un repas ordinaire (*1 Co 11,34*).

Suggestions données par les prières liturgiques

Plusieurs prières de notre missel nous disent qu'en *réponse* à l'offrande eucharistique du Christ nous devons nous laisser saisir et imprégner par cette offrande. «Accorde-nous que par le mystère de sa mort le Christ prenne possession de notre coeur indolent . . . et donne-nous le courage d'entrer dans son sacrifice . . . – Seigneur, les dons que nous avons préparés sont le signe de l'offrande que nous te faisons de nos personnes; sanctifie-nous sans cesse davantage à l'image de Notre Seigneur Jésus Christ . . . – Prends-nous et prends tous les hommes dans le sacrifice du salut.» Telles sont les prières que nous faisons dans nos célébrations eucharistiques.

Et notre prière est exaucée quand nous recevons le *don de Dieu* dans la sainte communion. Nous avons seulement à exprimer que nous *acceptons* de nous laisser emporter en offrande par cet élan divin qui se présente à nous; et nous avons à «dire Amen à Dieu, pour sa gloire» (*2 Co 1,20*); ou plus exactement, c'est le Christ qui le fait pour nous, mais avec notre consentement.

2. La vénération du Saint-Sacrement

Le lieu de la méditation pour un chrétien

Il y a dans l'Eucharistie une vérité si riche et si profonde que nous pouvons très imparfaitement la saisir dans une célébration qui parfois ne dure qu'une demi-heure. C'est pourquoi notre Eglise occidentale connaît une habitude très respectable, celle de *l'adoration silencieuse des croyants devant le Saint-Sacrement*: c'est pour les chrétiens le lieu privilégié, mais pas le seul, en vue de la méditation. Devant la mystérieuse et vivante Présence nous pouvons nous laisser introduire dans la vérité entière: dans la vérité de l'éternel amour

de Dieu tel qu'*il est en lui-même*; dans la vérité de ce *qu'il a fait pour nous*; dans la vérité qui est l'objet de sa *promesse* et que *d'avance il nous accorde* dans l'Eucharistie, gage concret de notre vie éternelle en Dieu.

La source de l'union au Christ

La prière devant le Saint-Sacrement est devenue depuis des siècles, pour un grand nombre de saints, la source de l'union au Christ la plus profonde. Nous ferons bien de maintenir cette tradition et de la rendre fructueuse pour notre vie spirituelle. Si nous permettons à la célébration eucharistique de continuer ainsi son action en profondeur, elle-même constitue alors la meilleure préparation au prochain repas sacrificiel auquel nous participerons. Et les croyants qui n'ont pas la possibilité d'une halte prolongée devant le Saint-Sacrement trouveront d'une autre manière un moment de silence pour se mettre en communion avec Dieu toujours présent.

A côté de cette forme privée d'adoration il faut aussi accorder toute l'attention qu'elles méritent à des formes officielles de vénération du Saint-Sacrement, par exemple à la procession de la Fête-Dieu et à des cérémonies où le peuple de Dieu se rassemble pour méditer et vénérer le mystère qui est au centre de sa vie divine⁷.

L'action de grâce, attitude fondamentale

L'action de grâce – c'est le premier sens du mot Eucharistie – devient ainsi l'attitude qui est à la base de toute notre vie. Cette reconnaissance, nous l'exprimons avec tous les membres de l'Eglise en union avec le Christ Notre Seigneur. «Par lui, avec lui et en lui», comme nous y invite la prière eucharistique de la messe, nous prions notre Père des cieux.

Communion à la vie trinitaire

De par sa nature l'Eucharistie est avant tout et à tous égards un acte qui nous introduit au coeur de la *Sainte Trinité*. C'est la révélation de la sublime et inimaginable unité des trois Personnes divines à laquelle, d'une manière indicible, nous pouvons participer. Vers ces hauteurs, ou ces profondeurs, nous conduit l'Esprit Saint que le Christ nous a promis, cet Esprit que nous invoquons dans chaque Eucharistie pour qu'il transforme nos offrandes, qui deviennent ainsi le corps et le sang du Christ, et pour que nous-mêmes nous devenions «*un seul corps et un seul esprit dans le Christ*» (3e prière eucharistique).

⁷ Il faut se réjouir que les vêpres du dimanche se terminent par une bénédiction du Saint-Sacrement. De même on doit approuver la coutume d'adorer pendant un temps prolongé le Saint-Sacrement qu'on a exposé. Il faut encourager aussi tous les efforts qui sont faits pour donner à la procession de la Fête-Dieu une forme renouvelée, adaptée à notre temps. Lorsque, pour des raisons externes, la procession de la Fête-Dieu n'apparaît pas opportune, on doit la remplacer par une autre forme de culte public de l'Eucharistie, qui peut se dérouler, par exemple, dans un stade.

V. La célébration eucharistique

1. La présidence de l'Eucharistie

Il faut discuter ici une question importante, qui a été l'objet de controverses ces dernières années et qui n'a pas encore trouvé son apaisement: si la messe est l'offrande du Christ et si l'Eglise présente est assumée dans l'offrande du Christ, pourquoi faut-il encore un prêtre spécialement consacré pour assurer la validité du sacrifice de la messe?

N'est-ce pas, selon maints critiques actuels, un retour à l'Ancien Testament, et à sa caste sacerdotale établie? N'est-ce pas en contradiction avec le Nouveau Testament, qui avec prudence et pour garder la distance à l'égard du sacerdoce du Christ, ne parle pas de «prêtres (sacerdotes)», mais de «servants (diakonoi)», de «surveillants (episkopoi)» et d'«anciens (presbyteroi)»? Si toutes ces fonctions et tous ces services sont socialement nécessaires pour assurer l'ordre dans la communauté, faut-il encore et de surplus, pour la validité de la fonction religieuse suprême, une indispensable consécration, qui en quelque sorte situe le prêtre et l'évêque face à la communauté? C'est *la question du sacerdoce*.

Les ministères dans l'Eglise primitive

La mission apostolique

Une première réponse générale nous est donnée par cette observation de l'Epître aux Hébreux: «Personne ne peut s'attribuer à soi-même la dignité de grand prêtre, sans y être appelé par Dieu. C'est ainsi que le Christ non plus ne s'est pas de lui-même attribué le rôle de grand prêtre» (*He 5,4 et sv.*). Voilà pourquoi dans les évangiles, et dans saint Jean avec une netteté particulière, Jésus parle de la mission qu'il a reçue du Père; en conséquence, lui-même, de son côté, il institue des envoyés, délégués par lui, les apôtres. Le mot vient du grec *apostellein*: envoyer avec un mandat. Sans conteste, cette mission, comme celle du Christ, vient d'en-haut et non d'en-bas, c'est-à-dire de la communauté. «Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie», dit le Maître à ses apôtres (*Jn 20,21*).

Berger et troupeau

Dans le Nouveau Testament, les apôtres et leurs collaborateurs choisis par eux sont aussi appelés *pasteurs*. Dans l'ancienne alliance Jahvé s'était réservé à lui-même ce titre, et dans la nouvelle alliance le Christ est désigné comme le «souverain pasteur» (*1 P 5,4; He 13,20*). Il est le pasteur de *tous*, aussi de ceux qu'il établit «pasteurs». Mais il est hautement significatif que saint Pierre, dans sa Première lettre, exhorte les anciens – au nombre desquels il se

compte lui-même comme «ancien avec eux» – à paître selon l'esprit du Christ le troupeau de Dieu: «Veillez comme des bergers sur le troupeau de Dieu qui vous a été confié» (1 P 5,1 et sv.). Et saint Paul, à Milet, dans son discours d'adieu qui est son testament, dit exactement la même chose aux anciens d'Ephèse: «Prenez soin de tout le troupeau dont l'Esprit Saint vous a institués les gardiens⁸, pour paître l'Eglise de Dieu» (Ac 20,28).

L'image du pasteur employée par le Christ et les apôtres a une double signification: d'abord elle établit une distance entre le berger et les brebis; ensuite elle veut dire que le berger ne reçoit pas son autorité des brebis.

Un pouvoir qui n'appartient pas à l'homme

Mais pourquoi cette distance? Avant tout et simplement, pour rappeler que l'homme, individuellement ou en communauté, ne peut ni produire lui-même ni faire descendre jusqu'à lui les dons précieux que Dieu lui fait: il doit les recevoir comme une faveur et les accueillir avec une respectueuse gratitude, avec «eucharistie».

Au début de la Bible, l'homme agissant en autocrate a voulu, pour sa perte, porter la main sur l'arbre de vie; et à la fin de la Bible sa situation est telle que le fruit de cet arbre de vie lui est offert: «Je lui donnerai à manger de l'arbre de vie qui est au paradis de mon Dieu» (Ap 2,7).

Dans l'Eglise *le Seigneur seul est la tête* et cela doit être manifesté par *celui qui reçoit un mandat du Seigneur*. De fait ce mandataire n'est en aucune façon le maître, il est seulement serviteur et auxiliaire de Jésus Christ, comme le dit saint Paul: «Nous ne voulons pas régenter votre foi, mais nous coopérons à votre joie» (2 Co 1,24).

L'exemple de saint Paul

Ce pouvoir officiel accordé par Jésus est si largement attesté dans les Evangiles, les Actes et les Lettres des apôtres, qu'il faut rejeter comme contraire à de nombreux faits l'idée, parfois encore exprimée, que parmi les communautés fondées par saint Paul il a pu en exister qui étaient privées de toute fonction officielle, avec une organisation purement charismatique. Jusqu'à la fin de sa vie saint Paul est le véritable évêque des communautés fondées par lui. Sa Première lettre aux Corinthiens parle un langage d'autorité, qu'on pourrait presque appeler de fer, contre ceux qui refusent d'obéir: «Si quelqu'un croit être prophète ou inspiré, qu'il reconnaisse dans ce que je vous écris un commandement du Seigneur. Si quelqu'un ne le reconnaît pas, c'est que Dieu ne le connaît pas», dit saint Paul à l'adresse des charismatiques (1 Co 14,37). Il

⁸ «Gardiens»: c'est la traduction que donne la nouvelle édition oecuménique de la Bible. Quant à ce mot, il est bien clair qu'à cette époque-là sa signification ne comportait certainement pas toutes les idées qui se sont développées ensuite et que nous mettons maintenant sous le terme «épiscopal». Et pourtant le rôle des «episkopoi» dans l'Eglise primitive est bien la racine de l'actuelle fonction épiscopale.

ne discute pas: il met de l'ordre dans la communauté avec l'autorité qui lui vient du Seigneur. Mais il sait aussi mêler à ce langage les accents d'un amour paternel plein de tendresse et de chaleur.

De Corinthe à Philippiques la distance n'est pas grande. A la même époque il y a là déjà des évêques (episkopoi) et des diacres (diakonoi). Saint Paul n'a pu admettre côte à côte deux structures communautaires complètement différentes. Il se nomme lui-même «collaborateur de Dieu», «ambassadeur du Christ», «intendant des mystères de Dieu». Ses collaborateurs Tite et Timothée ont le même rôle. Il demande aux Corinthiens qu'on les reçoive avec le même respect, la même affection qu'on lui témoigne à lui.

L'imposition des mains

Les Actes des apôtres (6,6) aussi bien que les Epîtres pastorales montrent que les pouvoirs apostoliques sont transmis «par l'imposition des mains au cours de la prière» et par «l'invocation au Saint Esprit», en se fondant sur la puissance de ce même Esprit Saint. Tite reçoit la mission «d'établir de ville en ville des anciens» (Tt 1,5). Aucun document de cette époque ne permet de mettre en doute un passage sans heurt à la situation du début du deuxième siècle où un ordre des fonctions est bien attesté: évêque, anciens, diacres (episkopos, presbyteroi, diakonoi)⁹.

Le président de la célébration eucharistique

Et maintenant passons à la question particulière qui nous occupe ici: peut-on établir à partir des textes du Nouveau Testament que seul a le droit de présider la célébration eucharistique quelqu'un qui est revêtu d'un pouvoir officiellement reconnu? La réponse est: oui, on peut l'établir; et cela non à partir de quelques expressions isolées, mais en se basant sur la *concordance de nombreux éléments*.

Jésus et les apôtres

Il va de soi qu'au Cénacle Jésus lui-même présida le repas, comme dans l'Ancien Testament le père de famille devait présider le repas pascal et qu'à lui seul il revenait de prononcer la prière d'action de grâce sur le pain, au début

⁹ Si dans ces considérations l'accent est fortement mis sur les structures fonctionnelles, on ne doit pas pour autant conclure à une *opposition à la dimension charismatique de l'Eglise*. Saint Paul dit justement: «Chacun reçoit de Dieu un don particulier, l'un celui-ci, l'autre celui-là» (1 Co 7,7). Et dans la même lettre il range les charismes à la suite des fonctions hiérarchiques, sans faire apparemment aucune coupure (1 Co 12,28 et sv.). Voilà ce qui montre bien qu'une véritable séparation entre fonction et charisme est impossible, bien qu'une distinction soit nécessaire jusqu'à un certain point (surtout quand il s'agit de personnes officielles qui sont fautives). Le laïc qui n'appartient pas à la hiérarchie et qui est pourvu de son charisme ne se trouve pas «sans fonction» dans l'Eglise; et ceux qui revêtent des fonctions officielles sont tenus de considérer et d'exercer avec un esprit «charismatique» ces charges qui sont des mandats divins.

du repas, et à la fin, sur la coupe. Jésus avait autour de lui les onze disciples qu'il avait choisis et à qui déjà il avait donné le pouvoir d'une authentique prédication. C'est à eux que fut dite cette parole: «Faites cela en mémoire de moi.» Comme c'est à eux qu'au soir de Pâques cette autre parole aussi fut adressée: «Comme le Père m'a envoyé, je vous envoie . . . Recevez l'Esprit Saint. Ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis. Ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus» (Jn 20,21 et sv.). Ce sont là deux mandats reçus du Christ.

Bâtir la communauté

Une chose encore est à souligner: la fonction pastorale s'applique à toute la construction de la communauté. Cela commence par l'annonce de l'évangile, qui est déjà, selon l'expression formelle de saint Paul, «un ministère sacerdotal» et qui doit permettre à ceux qui ont été acquis au Christ de devenir «une offrande agréable à Dieu, sanctifiée par l'Esprit Saint» (cf. Rm 15,16). C'est seulement après la catéchèse que le baptême est donné. Lui-même, dit saint Paul, n'a baptisé qu'un petit nombre. Les autres auront été baptisés par ses collaborateurs mandatés par lui.

L'Eucharistie

La célébration de l'Eucharistie achève l'initiation aux «mystères de Dieu», dont l'apôtre se déclare l'«intendant». D'après les Actes des apôtres, dans tout le domaine missionnaire de l'apôtre Paul c'est évidemment lui qui présidait en personne la célébration de l'Eucharistie. Nous avons un récit détaillé de la célébration faite à Troas: l'apôtre prêche d'abord, et cela jusqu'à minuit, de telle sorte qu'un jeune homme s'endort et tombe de la fenêtre, mais saint Paul le relève et le ramène à la vie; ensuite il continue la célébration en rompant le pain eucharistique (cf. Ac 20,7-12).

Résumé

Si nous résumons les pratiques et les idées de l'Eglise apostolique, deux choses en ressortent:

1. Le Christ, unique grand prêtre

Avec raison la jeune chrétienté évite de désigner la fonction des apôtres et de leurs collaborateurs par les mêmes termes que ceux qui étaient en usage pour le sacerdoce païen ou celui de l'Ancien Testament. *Le Christ seul est le prêtre de la nouvelle alliance*; ceux qu'il choisit sont uniquement ses «aides et collaborateurs» (synergoi). L'apôtre dit: «Qu'est-ce donc qu'Apollos? Qu'est-ce que Paul? Des serviteurs par lesquels vous avez été amenés à la foi» (cf. 1 Co 3,5). Et la transmission de ce ministère ne se fait pas en vertu d'un pouvoir personnel, mais uniquement par la puissance de l'Esprit de Dieu (Ac 20,28).

1. La transmission du pouvoir

Et voici le second point. Des textes tardifs du Nouveau Testament attestent le *rite de l'imposition des mains* devenu traditionnel pour la transmission des pouvoirs. C'est un fait incontestable, nettement affirmé par la tradition. Dans les premiers temps de l'Eglise, alors que les communautés se multipliaient rapidement, on ne dit pas expressément qui présidait la célébration eucharistique. Mais il est certain que ces célébrations se faisaient à la connaissance et avec l'approbation des apôtres, même si peut-être en certains endroits la communauté élisait elle-même son chef, dont la consécration devait ensuite être réservée aux apôtres, à leur haute surveillance et à leur approbation. De nos jours encore, rien n'empêche que des communautés choisissent pour chef une certaine personne, mais la communauté ne peut pas lui donner la consécration¹⁰.

2. Quelques réflexions sur la manière de célébrer l'Eucharistie

Une ambiance de respect

Dès l'origine la célébration eucharistique fut pour l'Eglise le «saint des saints» de la révélation divine dans le Christ. Pensons au chemin, souvent long et fatigant, que devaient parcourir les candidats au baptême avant d'être admis au sacrement du corps et du sang du Christ. C'était une introduction, une initiation avec une ordonnance bien réglée pour amener au coeur de notre vie liturgique. Les profanes n'avaient pas le droit de s'approcher de l'Eucharistie, ce qui plus tard provoqua en maintes églises la construction de clôtures ornées d'images ou de jubés, afin que la foule soit séparée et éloignée du mystère sacré¹¹.

¹⁰ Ces considérations permettent de mieux comprendre la *réserve que l'Eglise observe dans la question de l'intercommunion et surtout de l'intercélébration*. Les motifs très sérieux qui inspirent cette réserve de l'Eglise ne peuvent pas être de nouveau largement développés ici. On se contentera de rappeler que les questions concernant la nature du ministère ecclésial et de l'Eucharistie, questions sur lesquelles aujourd'hui tant de dialogues interconfessionnels sont conduits sérieux et prometteurs, ne peuvent être escamotées.

C'est pourquoi il faut renouveler ici la *demande instante* faite par les évêques, dans leur responsabilité envers l'Eglise et envers l'oecuménisme, de *maintenir les réserves obligatoires*, mais en même temps de continuer toutes les formes autorisées de prière commune en vue de l'unité. Dans la mesure où nos célébrations eucharistiques sont plus vraies, plus nourries de l'esprit de l'Evangile, plus libérées de ce qui n'est que concessions à la mode, elles exerceront aussi une influence d'autant plus convaincante sur ceux qui ne partagent pas notre foi. On peut souligner la profonde impression que les liturgies orientales, absolument étrangères à tout entraînement de la mode, opèrent sur bien des catholiques et des protestants, alors que certains essais hâtifs et superficiels perdent rapidement leur intérêt.

¹¹ Dans l'Eglise orientale, à vrai dire, le croyant ne considère pas *l'iconostase* comme une barrière, mais comme une «*porte ouverte*» sur le ciel, et la célébration, vivante et dramatique, laisse à peine éprouver le sentiment d'une séparation. Nous cependant, nous ne souhaitons absolument pas dans l'actuelle architecture de nos églises une séparation de ce genre, celle qu'au Moyen Age apportait le jubé; quand bien même dans nos lieux de culte une atmosphère de respect sacré doit se dégager de l'architecture, des oeuvres d'art et de toute la manière de se comporter. Il est vrai que ce respect peut prendre des formes variables, mais il ne doit jamais faire défaut.

Proximité et distance

Il faut ici réunir dans une seule affirmation deux principes qui sont à la base de toute liturgie: par l'action du Saint Esprit la *communauté qui s'assemble* (ekklesia) est assurément le lieu de la présence et de la manifestation du Dieu de Jésus Christ; mais il apparaît non moins évident que c'est *Dieu* d'abord qui, par Jésus, invite et rassemble son peuple. Ce ne sont pas les chrétiens qui invitent Dieu à une table qu'ils auraient eux-mêmes préparée, mais dans chaque célébration eucharistique c'est bien davantage Jésus qui se montre l'hôte invitant les hommes à un festin de noce, à un mariage scellé une fois pour toutes par le sang qu'il a versé sur la croix. *Le Christ est l'hôte qui nous invite.* C'est le sens de la salutation que le prêtre adresse à l'assemblée au début de la cérémonie.

En prononçant ces mots: «Le Seigneur soit avec vous» celui qui préside ouvre l'action liturgique et invite les chrétiens à détacher leur regard de leur propre personne pour le tourner vers le Christ Seigneur, sur qui reposent cette célébration et toute leur existence.

On ne peut s'approcher de l'Eucharistie qu'avec les sentiments d'un mendiant et d'un pauvre, pas avec ceux d'un propriétaire. Cela requiert de nous une attitude de respect, pour manifester la distance qui demeure entre Dieu et l'homme. Certes, en Jésus Christ, Dieu s'est fait pour toujours proche de nous et familier; mais en même temps il se révèle à nous comme le «tout autre»: c'est pourquoi la liturgie doit exprimer à la fois la *proximité* de Dieu et la *distance* qui nous en sépare. En négligeant une de ces deux dimensions on fausserait gravement le caractère de la célébration liturgique.

L'assemblée liturgique est un mystère, au sens propre du mot, tel que les Pères de l'Eglise l'entendaient. La cérémonie dépasse ce que nous pouvons en saisir par notre sensibilité ou notre intelligence. Le Saint Esprit y est à l'oeuvre pour nous conduire au-delà de notre action jusqu'aux sources profondes de la vie éternelle et nous élever ainsi au-dessus de nous-mêmes.

L'Eglise rassemblée

«Au jour qui est le jour du Soleil, tous se rassemblent en un même endroit dans les villes et à la campagne . . . Nous nous rassemblons ce jour-là parce que c'est le premier jour de la création, où Dieu arracha la matière aux ténèbres pour créer le monde, et aussi parce que ce même jour notre sauveur Jésus Christ est ressuscité des morts.» Ce texte bien connu de saint Justin, au 2^e siècle, nous renseigne sur l'assemblée dominicale en ce temps et caractérise les chrétiens comme ceux qui célèbrent le dimanche, le jour du Seigneur. En même temps il note que tous se réunissent, soulignant ainsi le caractère universel, catholique, d'une telle assemblée.

Représentation de la catholicité de l'Eglise

Ainsi le jour du Seigneur invite *tout le monde* à se réunir: jeunes et vieux, citoyens et étrangers, intellectuels et manuels, chefs et subordonnés. Tous sont

convoqués pour témoigner que *l'Église ne connaît pas de frontières ou de barrières*, ni géographiques, ni raciales, ni sociales, ni culturelles. C'est ce que dit saint Paul dans son épître aux Galates (3,26–28): «En Jésus Christ vous êtes tous par la foi des fils de Dieu . . . Il n'y a plus ni Juif ni Grec; il n'y a plus ni esclave ni homme libre; il n'y a plus l'homme et la femme; car tous vous n'êtes qu'un en Jésus Christ.» Ce mystère de notre rassemblement dans le corps du Christ se réalise malgré nos divisions. Le Christ est la source d'une unité infrangible.

Le dimanche doit donc rester le jour d'une réunion «catholique» qui rassemble tout le monde. Les groupes divers – la jeunesse, les écoliers, les équipes de base, les mouvements ou groupes spécialisés – qui composent l'Église locale, doivent chercher à montrer, ce jour-là, qu'ils oeuvrent au service de tous et ne sont pas simplement des conventicules où l'on cultive une piété égoïste – quand bien même il est tout à fait légitime qu'en d'autres occasions ils fassent dans leur groupe l'expérience de leur intime unité par la célébration de l'Eucharistie. Mais le dimanche, ces groupes devraient autant que possible se rencontrer avec toute la communauté paroissiale¹².

Danger de la dispersion

Ici se présente le problème des *multiples messes dominicales*. Dans bien des paroisses elles sont trop nombreuses et cela ne favorise pas l'idée de la communauté . . . L'abondance des services divins – qui n'est pas toujours nécessaire étant donné les facilités actuelles de déplacement – éparpille la communauté, empêche une conscience vraie de la catholicité et diminue la qualité de la liturgie¹³.

¹² A l'occasion de certaines fêtes (Fête patronale, Première messe, Première communion, Visite pastorale, Confirmation) une agape fraternelle réunissant toute la paroisse aide à continuer l'atmosphère festive de la célébration eucharistique et à fortifier le sentiment d'appartenir à une communauté.

¹³ Cela se produit parfois au détriment de certaines paroisses qui ont de la peine à trouver un prêtre pour assurer la messe dominicale.

Quoi qu'il en soit, on devra ci et là dans quelques années se demander *comment une paroisse doit célébrer le dimanche en l'absence du prêtre*. Des cultes divins, le dimanche, sans célébration eucharistique ne sont pas une solution idéale – mais le sont-elles davantage des célébrations eucharistiques faites par des prêtres exténués, qui filent d'un lieu à l'autre pour encore «caser» une messe dans le plus d'endroits possible? C'est pourquoi, lorsqu'après une sérieuse étude d'ensemble on reconnaît qu'en tel ou tel endroit l'Eucharistie ne peut pas être célébrée chaque dimanche, il faut autant que possible y organiser un service religieux dominical sans la présence d'un prêtre. Mais cela doit se réaliser de manière digne et après une préparation convenable des fidèles. Et c'est justement dans des cultes religieux de ce genre que pourrait se manifester la nécessité de prier plus intensément en faveur des vocations sacerdotales et de travailler pour elles!

Les messes en semaine

Dans l'Église occidentale, selon la tradition, on a toujours accordé une grande importance à la célébration quotidienne de l'Eucharistie. Elle constitue le meilleur soutien de la vie spirituelle pour le prêtre et pour les fidèles qui considèrent comme une grâce la possibilité d'y participer. Une courte homélie ou une introduction aux lectures bibliques favorise une plus intense participation et permet de puiser dans cette célébration lumière et force pour toute la journée.

La table de la Parole

Une lecture actualisée

La *liturgie de la Parole* a une grande importance dans la célébration et elle est *étroitement unie à la liturgie eucharistique*. En fait la Parole de Dieu annonce le mystère qui est rendu présent par l'Eucharistie. Elle nous relie à la source d'où découlent pour chaque chrétien son être et toute sa vie, c'est-à-dire à Dieu, qui oeuvre en faveur du monde depuis sa création et jusqu'à son achèvement dans le Christ. Les textes de l'Écriture qui sont proclamés au nom du Seigneur font que les membres de l'assemblée deviennent contemporains de l'oeuvre du salut. A travers ces textes ils prennent conscience de leur rôle et se sentent participer à l'oeuvre de salut que fait le Christ.

L'unité des trois lectures

Trois lectures sont faites à l'assemblée dominicale: la première est tirée de l'Ancien Testament (sauf au temps pascal, où on lit les Actes des apôtres), la deuxième, des lettres des apôtres ou de l'Apocalypse, la troisième, des évangiles. Cette répartition signifie clairement que les deux Testaments constituent une seule et unique histoire du salut. Au centre il y a le Christ, rendu présent dans son mystère pascal.

Nous soulignons fortement que *ces trois lectures se complètent mutuellement*. Comment pourrait-on comprendre le Christ et tout ce qui le concerne,

La messe dominicale d'une paroisse mérite assurément un autre caractère qu'une *messe en semaine* ou une célébration eucharistique dans un groupe restreint, bien que celles-ci, dans leur simplicité, ne doivent pas être dépourvues de dignité et de respect. Car l'Eucharistie est toujours une fête avec l'Église entière, celle du ciel et celle de la terre – et cela peut et doit s'exprimer même dans des conditions modestes, dans des formes très simplifiées et quand le nombre des participants est très restreint.

Là où le nombre des messes dominicales peut être réduit, afin de favoriser une participation plus vivante des paroissiens à l'Eucharistie, on devrait tenter de célébrer avec le peuple une partie de *l'office liturgique des heures* (les Vêpres du dimanche, les Laudes, l'office de Matines). Même si une faible partie seulement de la paroisse y participait, cette prière liturgique contribuerait cependant à sanctifier le jour de Seigneur et serait d'un grand profit spirituel pour les participants.

sans avoir une idée de l'histoire du peuple qui attendait sa venue? Comment parler d'un Nouveau Testament sans regarder en arrière vers l'Ancien Testament? De même, ce que les évangiles nous rapportent au sujet de Jésus ne peut pas être séparé de la prédication apostolique et de la vie des premières communautés chrétiennes. Leur manière de vivre l'Évangile reste une norme pour toutes les communautés chrétiennes jusqu'à la fin des temps.

Le psaume responsorial

On peut dire la même chose au sujet du psaume responsorial qui suit la première lecture. Il invite l'assemblée à se mettre, par une méditation, au niveau de la communauté croyante de l'Ancien Testament. Assurément cela n'est pas toujours facile à réaliser dans nos messes paroissiales. Mais comment pourrions-nous abandonner ce riche trésor de prières en commun que l'Ancien Testament a constitué, prières que Jésus lui-même a faites siennes? ¹⁴

L'homélie

Au sujet de l'homélie, la Constitution sur la liturgie rappelle que c'est également un acte liturgique (*Sacra liturgia* 52). L'homélie est au service de la Parole qui a été proclamée dans les lectures de l'Écriture sainte (ibid. 24). Son rôle est d'expliquer l'Écriture, de la mettre en lumière pour le temps présent afin qu'elle devienne *Parole de Dieu pour les hommes d'aujourd'hui*.

L'homélie est une partie importante de la célébration: elle crée un lien entre la Parole de Dieu, les croyants rassemblés et l'acte eucharistique; elle contribue grandement à ce que la messe soit un sommet dans la vie de la communauté en fête.

Naturellement la prédication doit aussi être en relation avec le moment présent et l'actualité, mais elle ne peut rien avoir de commun avec un discours politique. Libérée de tout fatras intellectualiste ou idéologique, elle sera un *message religieux*, ce qui ne veut pas dire anémique, sans lien avec la vie. Il faut que l'homélie donne conscience du lien très concret qui existe entre Jésus Christ et l'homme d'aujourd'hui en soulignant l'appel que nous adresse la Parole de Dieu et qui attend notre réponse dans la vie quotidienne, si nous

¹⁴ Pour de sérieuses raisons pastorales on peut *supprimer une des deux premières lectures*. Cela donne d'autant plus d'importance au choix qui est fait et qui ne peut pas être laissé au hasard. La brièveté ou la simplicité d'un texte ne sauraient être un motif suffisant. De même, le *choix* ne doit pas se porter, de façon unilatérale, toujours sur l'Ancien Testament ou toujours sur le Nouveau Testament. Un choix fait en vue d'une «messe à thème» peut sans doute être souvent très indiqué, mais qui prétendrait construire exclusivement des «messes à thème» selon son propre choix devrait faire attention à ne pas restreindre la révélation divine en l'enfermant dans ses idées favorites.

sommes sérieusement décidés à marcher selon l'exemple du Seigneur et en sa présence. Cela suppose, bien sûr, que le prédicateur connaisse lui-même personnellement cette expérience spirituelle, s'il ne veut pas tomber dans un bavardage moralisant, ou encore pédant, sous couvert d'érudition exégétique¹⁵.

La prière eucharistique

Le centre de l'action eucharistique, là où se réalise précisément ce que Jésus a voulu instituer, c'est la prière eucharistique. C'est la prière de l'action de grâce et de la consécration, en un mot le sommet de la célébration. Alors nous devenons présents au Seigneur crucifié et ressuscité, pour que nous accomplissions en nous, qui sommes les membres de son corps, ce que lui-même a vécu une fois pour toutes. La communauté réunie vit à cet instant, dans la prière eucharistique, ce à quoi la conduisait la liturgie de la Parole.

Avec raison on a depuis toujours cherché à entourer d'une solennité particulière le moment où sont prononcés les mots de *l'institution eucharistique*. Mais, semble-t-il, tous les croyants, tant s'en faut, n'ont pas encore reconnu la grande richesse que nous ont apportée les nouvelles prières eucharistiques en réintroduisant *l'épiclèse*, l'invocation du Saint Esprit qui précède et qui suit les paroles de l'institution, et qui dans le canon romain se trouvait plus voilée et moins explicite. Dans l'Eglise orientale toutes les prières eucharistiques connaissent l'épiclèse, et elle est considérée comme un élément essentiel de la célébration eucharistique.

Alors nous invoquons l'Esprit créateur pour qu'il descende sur les offrandes et sur nous-mêmes: «Que l'Esprit Saint sanctifie ces offrandes et qu'elles deviennent ainsi le corps et le sang de Notre Seigneur Jésus Christ» (4e prière eucharistique). «Nous te demandons qu'en ayant part au corps et au sang du Christ, nous soyons rassemblés par l'Esprit Saint en un seul corps» (2e prière). En réalité, le changement des offrandes, qui deviennent le corps et le sang du Christ, et notre propre transformation, notre assimilation au Christ, sont comme une *nouvelle création*, pareille à la création du monde quand l'esprit de Dieu planait au-dessus des eaux, pareille à l'incarnation du Fils de

¹⁵ Que dire des *lectures non bibliques*? Nous ne voudrions pas les exclure absolument (elles peuvent très bien trouver une utilisation dans l'homélie, par exemple) mais recommander cependant qu'on reste discret et qu'on réserve ces textes pour des circonstances très particulières. *En aucun cas ils ne peuvent supplanter une lecture biblique dans la célébration eucharistique.*

On ne se rend peut-être pas assez compte que des textes non bibliques ont leur place dans la prière des heures liturgiques, dans les heures saintes et les autres liturgies de la parole. En fait, la pauvreté de la vie liturgique dans nos paroisses provient souvent du fait qu'en dehors de l'Eucharistie il n'y a pas d'autre culte divin. La messe est en voie de devenir le seul acte liturgique que connaissent les catholiques. Alors il faut se demander comment à la messe nous pouvons vivre effectivement la liturgie de la parole, si aucune autre occasion ne nous est donnée d'entendre des textes de l'Écriture sainte. Comment participer activement à la prière eucharistique, si on n'a jamais été initié à une prière d'action de grâce? Au lieu de multiplier les célébrations eucharistiques, ne devrait-on pas, au moyen de cérémonies religieuses d'une autre forme, amener les fidèles à une participation plus active à l'Eucharistie?

Dieu quand l'Esprit de Dieu descendit sur la Vierge Marie et accomplit en elle le miracle. Ce miracle de la transsubstantiation devrait chaque fois nous remplir d'admiration et de profonde reconnaissance. Nous avons grandement raison de célébrer ce moment avec une solennité à la fois simple et pleine de respect. Pourtant c'est durant *toute la prière eucharistique* que se déroule le mystère avec ses dimensions insondables. Dès lors c'est pour nous un devoir de signifier par toute notre manière de parler, de chanter et de nous comporter, la valeur prépondérante de la prière eucharistique¹⁶.

Une célébration digne, inspirée par des dispositions intérieures

Personnellement en harmonie

Parce que dans la prière eucharistique le prêtre par ses gestes et ses paroles tient véritablement «le rôle du Christ», il doit prendre le temps de se remettre sans cesse à étudier la structure des prières eucharistiques, en faire une médi-

¹⁶ Il faut rappeler que selon les directives de l'Eglise la Prière eucharistique est un *acte du prêtre qui préside* et c'est lui seul qui l'accomplit, tandis que l'assemblée y participe en l'écoutant silencieusement. Rappelons également que le texte de la Prière eucharistique ne peut pas être *modifié à volonté*. La circulaire de la Congrégation pour le culte divin du 27 avril 1973, adressée aux présidents des conférences épiscopales (*Eucharistiae participationem*), accorde aux conférences épiscopales le droit d'apporter à la prière eucharistique des modifications d'ordre structurel là où les prières romaines déjà présentent des éléments changeables (n.8). Nous renvoyons donc aux directives données en 1971 par la Commission de liturgie au sujet des célébrations eucharistiques pour des groupes de personnes ou des cercles particuliers: «Dans les prières eucharistiques il faut garder indemnes de toute modification et de toute adaptation le *récit de l'institution*, l'*anamnèse* (rappel de la mort et de la résurrection du Christ dans la présentation de la victime) et l'*épiclèse* (prière pour la sanctification des dons et pour l'unité de l'Eglise). L'*action de grâce* (Eucharistie), qui est la caractéristique de la prière eucharistique, ne peut jamais être omise.

On peut l'actualiser dans la préface, ou juste avant la préface. Les formules d'intercession, dans leur adaptation, ne doivent pas être développées, d'autant plus qu'elles trouvent leur place propre dans la prière universelle» (n. 58).

L'Eucharistie est bien, comme son nom l'indique, une *action de grâce*, et c'est pourquoi cet aspect ne peut en aucun cas être amoindri. Depuis les premiers temps de l'Eglise la prière eucharistique a sa structure bien définie et qu'on n'a pas le droit de bouleverser. C'est ainsi, par exemple, qu'à la préface est joint le chant du Sanctus – qui se rapporte à la vision du prophète Isaïe (*Is 6*) – et non pas le chant de l'Alleluia, qui a sa place ailleurs.

Pareillement, toute adjonction arbitraire dans le développement du texte officiel, tout changement fantaisiste, ainsi que des explications, des développements ou commentaires d'ordre catéchétique sont de toute manière à éviter. De telles modifications qu'on apporte de son propre chef ne sont pas seulement une violence faite à un texte sacré, qui nous a été transmis et qui n'est absolument pas à la libre disposition du prêtre qui préside, mais elles provoquent souvent l'irritation de l'assemblée.

Si ces directives concernent avant tout la prière eucharistique, on ne doit pas oublier que les autres parties de la messe ne sont pas non plus livrées simplement à la libre improvisation. Elles ont leur structure propre fixée par des lois, qu'il faut prendre en considération quand on veut adapter. Des possibilités de libre adaptation se présentent souvent aux endroits où dans le missel déjà des variantes sont prévues, par exemples dans l'acte pénitentiel, dans la prière universelle et après la communion.

tation personnelle, pour être capable d'animer l'action liturgique et son rythme intérieur. La célébration eucharistique n'est-elle pas l'acte le plus important d'une vie sacerdotale? Pour y être bien préparé le prêtre mettra donc en oeuvre le meilleur de ses forces. Il aura toujours conscience que dans les prières eucharistiques son premier devoir est de prier.

C'est au Père céleste qu'il s'adresse et non pas aux hommes. Cependant il ne prie pas seul mais comme chef de la communauté à laquelle le lie une relation quasi mystique. La conscience de tout cela lui permettra de trouver plus facilement le «ton» qui convient à chaque moment.

Qualité de la parole et du chant

Bien dire et bien chanter sont des choses qui ne sont pas d'importance secondaire. Tous les textes ont une structure propre selon leur rôle dans la célébration et il convient d'en tenir compte dans la façon de les proclamer. D'une part, le prêtre doit éviter dans son débit monotonie et sécheresse, et d'autre part, ne pas tomber dans un genre trop personnel et sentimental. Quand celui qui préside la cérémonie fait une lecture, un chant ou un geste, son véritable souci doit être de réunir les participants dans une authentique communauté. Il va de soi que tout ce qui a été dit ici sur le rôle du prêtre vaut pour tous ceux qui coopèrent à la célébration eucharistique.

La valeur du silence

Ajoutons une chose qui concerne à la fois la liturgie de la parole et la prière eucharistique. La prière eucharistique précisément admet sans aucun inconvénient certains *temps d'arrêt*, à condition que ces pauses ne donnent pas l'impression qu'elles sont une interruption accidentelle ou l'accomplissement d'un rite obligatoire, mais qu'elles soient ressenties comme une invitation à garder un profond silence pendant lequel l'Esprit Saint peut agir et pendant lequel le Christ fait sentir sa présence pour conduire les croyants vers le Père. Pour qu'un intervalle de silence soit vécu comme un enrichissement il doit naître naturellement du rythme de la célébration. C'est surtout vrai du silence qui suit la communion et qui doit s'épanouir en un profond sentiment de louange et d'action de grâce. Mais comment une telle ferveur pourrait-elle éclore au coeur des participants, si tout le reste de la cérémonie se déroule au pas accéléré ou dans un mouvement mécanique et monotone? D'où l'importance du rythme qu'on donne à l'ensemble de la célébration¹⁷.

¹⁷ On croit parfois qu'une célébration est constituée par une série de grands moments éclatants, ou ce qu'on estime tels. Et alors on confond une fête véritable avec une réjouissance bruyante. *Vouloir rester sans cesse à l'apogée de l'action étouffe la liturgie* et conduit à la lassitude. La joie chrétienne est autre chose qu'une exaltation continue, qu'il faut sans cesse rallumer par des slogans et des mots d'ordre. Dans le culte divin c'est la présence du Ressuscité qui donne à la joie vie et profondeur. Nul besoin pour cela *d'animation ou d'agitation artifi-*

Le rôle de la musique

Parler de rythme et d'harmonie nous fait naturellement penser au rôle que joue la *musique* dans le culte divin. Comme n'importe quel signe qui a fonction de symbole, la musique elle aussi nous conduit au-delà d'elle-même. Elle nous fait pénétrer dans un domaine de valeurs que les mots ne peuvent exprimer que pâlement et elle leur donne vie; elle libère dans l'âme des mouvements spirituels très profonds. Elle peut guider le croyant *plus avant au coeur du mystère*. En liturgie la musique et le chant sont au service de la communauté réunie pour la louange divine. Même le chant du choeur ou d'un soliste doit devenir un acte de louange de tous les participants car l'écoute silencieuse d'une musique qui tient sa juste place dans la célébration peut aussi devenir une manière de participation active. Tout dépend de l'esprit selon lequel le chant et la musique sont préparés et présentés.

La musique et le chant peuvent justement contribuer beaucoup à ce que nous vivions notre liturgie comme une participation à la liturgie céleste.

Donc, s'il est en liturgie un domaine qui requiert toute notre attention, c'est bien celui du chant et de la musique¹⁸.

Imagination créatrice

Malgré tout le respect dû à ce qui nous fut transmis, rites, prières et chants, malgré toute la prudence qui s'impose, et alors qu'un temps de calme est maintenant nécessaire après la grande rénovation liturgique qui connut en certains endroits un caractère tumultueux, il ne faut pas oublier cependant que la liturgie n'est pas une oeuvre morte et qu'elle ne peut pas se figer en des

cielle. Dans tout son déroulement et à travers son programme liturgique la célébration eucharistique est par elle-même une initiation au mystère, une «mystagogie», comme le disaient les Pères grecs. Y contribue aussi le style propre de la langue et des actes liturgiques. Par leur rythme soutenu, comme un fleuve qui nous emporte, ils nous conduisent toujours plus près de la mystérieuse réalité. Le retour de formules connues et de gestes familiers, qui sont des points d'attache, ménage une place pour la liberté et l'épanouissement créateur.

¹⁸ Pour accomplir convenablement leur tâche les musiciens d'Eglise ne peuvent pas se passer d'une formation liturgique. Afin qu'ils connaissent les richesses d'une tradition musicale qui va de l'antiquité à nos jours, qu'ils apprennent la structure interne de cette musique, ses formes rituelles d'expression, la diversité des temps liturgiques, et d'autres choses encore.

Toute musique n'est pas également apte à entrer dans la liturgie.

Elle doit remplir les diverses fonctions qui sont les siennes, aider les fidèles à proclamer, à méditer, à psalmodier, à louer, à ratifier, à répondre, à dire et répliquer. Elle doit observer la valeur et la place des diverses parties de la célébration: l'ouverture de la cérémonie, les processions, les litanies, et ainsi de suite. A chacune de ces tâches correspondent des formes musicales diverses qui ont été inventées et étudiées pour donner au culte divin toute l'expression et toute l'efficacité possible . . . Sur toute cette série de questions on consultera le document «Universa laus» de 1980.

gestes mécaniques. C'est pourquoi il faut absolument *accorder ses droits à l'imagination créatrice là où elle a sa place*. Dans bien des paroisses et des groupements on fait cette expérience qu'une franche spontanéité peut très bien s'allier à la fidélité aux règles liturgiques.

Tout être vivant est soumis à la loi de l'évolution et doit s'adapter aux besoins de son temps, il faut donc demeurer ouvert aux appels de l'Esprit de Dieu. La lettre tue; c'est l'Esprit qui donne la vie. Non pas un esprit superficiel, avide de nouveautés faciles, mais un esprit de vénération, qui se fait l'interprète de la communauté et de toute l'Eglise, par une ardente supplication: Viens, Seigneur Jésus! (*Ap 22,30*).

* * *

«Le dernier jour de la fête des Tentes, qui est aussi le plus solennel, Jésus se tint dans le Temple et se mit à proclamer à haute voix: «Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive celui qui croit en moi.»

Comme l'a dit l'Ecriture: «De son sein couleront des fleuves d'eau vive» (*Jn 7,37 et sv.*; cf. *Ez 47,1-12*). Le Seigneur nous invite au repas sacrificiel de l'Eucharistie, pour que nous demeurions en lui et lui en nous, et que nous vivions pour l'éternité (cf. *Jn 6,53-58*). Si nous nous présentons dans la simplicité de notre coeur, avec une foi vivante, ayant faim et soif de la justice, nous serons rassasiés (*Mt 5,6*). Alors se réalisera ce qui est dit par le prophète Ezéchiel au sujet des bénédictions de l'époque messianique: «Je vous prendrai d'entre les nations, je vous rassemblerai de tous les pays et vous amènerai sur votre sol. Je ferai sur vous une aspersion d'eau pure et vous serez purs. Je vous purifierai de toutes vos impuretés et de toutes vos idoles. Je vous donnerai un coeur neuf et je mettrai en vous un esprit neuf. J'enlèverai de votre corps le coeur de pierre et je vous donnerai un coeur de chair. Je mettrai en vous mon propre esprit, je vous ferai marcher selon mes lois, garder et pratiquer mes coutumes . . . Vous serez mon peuple et je serai votre Dieu» (*Ez 36,24-28*).

